

Les obsèques du patriarche serbe Paul

Par vénération et gratitude, le peuple serbe a rendu un hommage spontané et grandiose au patriarche Pavle (prononcez Pavlé, ou, traduit en français, Paul), qui s'est éteint à l'âge de 95 ans, le 15 novembre dernier, à l'hôpital militaire de Belgrade. Il y avait été admis, deux ans plus tôt, pour être non pas soigné d'une maladie, mais soutenu dans l'affaiblissement que sa longévité lui imposait. L'an passé, à peu près à la même époque, il avait proposé de se retirer pour permettre l'élection d'un successeur, comme le demandaient certains évêques. Une majorité d'entre eux allait cependant se prononcer pour son maintien à la tête de l'Eglise. Cette décision leur semblait, pour l'heure, la plus sage et conforme à l'attente secrète des fidèles, pour lesquels le patriarche était, avant tout, « un authentique saint homme ». Il s'était, en effet, strictement tenu dans son action pastorale à son discours d'intronisation, prononcé le 2 décembre 1990, quand il avait déclaré : « Nous ne possédons pas de programme particulier pour notre activité patriarcale. Notre programme, c'est l'Evangile du Christ ». Et il avait assumé cet engagement dans la période particulièrement tragique de la décomposition sanglante de la Yougoslavie, qui n'a pas pris fin, faut-il le rappeler, avec les accords de Dayton, le bombardement criminel de la Serbie par l'OTAN, ni même avec le rapt par cette même organisation militaire de la région de Kossovo et de Métochie, sous couvert d'une auto-proclamation d'indépendance illégale et éhontée.

Le poète Matija Beckovic, qui s'est rendu, avec des délégations, plusieurs fois à son chevet, a dit un jour que, même attendu et prévu par tous, le trépas du patriarche Pavle « provoquerait une très forte secousse dans l'âme du peuple serbe » parce que le prélat était « la personnalité la plus aimée et la plus convaincante de notre temps ». Le barde avait vu juste. Ce sont des centaines de milliers de personnes qui vont défiler durant trois jours devant le corps du défunt, exposé, selon la tradition, dans un cercueil ouvert, avec ses vêtements sacerdotaux, au centre de la cathédrale de Belgrade consacré au saint archange Michel. La file

d'attente s'allonge sur des kilomètres et il faut piétiner parfois durant dix heures pour parvenir, seul ou en famille, jusqu'au catafalque pour embrasser la croix placée dans la main droite du patriarche. Et les funérailles du 19 novembre, célébrées sur le plateau où se dressent les deux églises élevées par dévotion à saint Sava, l'apôtre des Serbes, mettront en branle de semblables foules, innombrables et recueillies, et tout aussi patientes et endurantes.

L'état a participé pleinement à l'hommage rendu en décrétant un deuil national de trois jours et en marquant sa présence, par le truchement de ses plus hauts dignitaires, à toutes les phases des cérémonies. Même la télévision nationale s'est distinguée, de l'avis des observateurs, tant par l'excellence de ses reportages que par la qualité des programmes choisis pour accompagner l'évènement. C'est en contemplant à Poitiers, où il habite, ces images transmises par satellite que l'écrivain Milovan Danojlic note à la fin de son article (intitulé : « La grandeur de l'homme ordinaire »), publié le 12 décembre dernier par le quotidien Politika : « En quittant ce monde, le patriarche nous a ouvert les yeux sur notre peuple ; il nous a montré la réalité d'une nation sur laquelle nous avons commencé à émettre des doutes, sous le poids de beaucoup de maux et d'épreuves. Cette colonne humaine, qui a défilé durant trois jours à travers la capitale, ce monde qui est apparu en tout digne de lui, c'est sa plus grande œuvre et son legs le plus émouvant. En partant, il nous a rassemblés autour de son cercueil, et il nous a dénombrés. Nous avons découverts alors que nous étions plus nombreux que ce que nous pensions ou supposions ».

Lorsque Monseigneur Pavle, évêque du diocèse de Raska-Prizren (qui comprend toute la région de Kossovo et Métochie), devient, à l'âge de 76 ans, le quarante-quatrième patriarche dans l'histoire de l'Eglise orthodoxe serbe, autocéphale depuis le début du XIIIe siècle, la masse des croyants ignore presque tout de lui. Elle connaît son nom de baptême : Gojko Stojcevic ; sa date et son lieu de naissance : le 11 septembre 1914, dans le village slave de Kucanci, à l'époque dans l'empire austro-hongrois, et aujourd'hui en République de Croatie. Elle sait que lui et son frère sont restés très tôt orphelins de père et de mère. Mais rien sur sa scolarité à Tuzla et à Belgrade, sur ses études au séminaire de Sarajevo et à la faculté de théologie dans la capitale

yougoslave, rien non plus sur le chemin qui a déterminé son destin de moine. Or cet épisode mérite attention. Il se situe à la fin de la seconde guerre mondiale.

Quelques jours après l'agression nazie, le 6 avril 1941, qui entraîne la première dislocation de la Yougoslavie, le jeune Gojko regagne son village natal et découvre bientôt les massacres de la population serbe perpétrés par les « oustachis » (les insurgés, en français), qui sont le bras armé de « l'Etat indépendant croate », récemment instauré à Zagreb, s'étendant, grosso modo, sur les territoires de la Croatie et la Bosnie-Herzégovine actuelles et destiné à prendre place dans la nouvelle Europe voulue par Hitler et Mussolini. Le futur patriarche s'enfuit et se retrouve en Serbie, mais cette fois comme un réfugié. En août 1944, alors qu'il travaille comme enseignant chargé du catéchisme dans un établissement scolaire de Banja Koviljaca, affecté à des enfants de Bosnie ayant connu, comme lui, l'exil (et pour des raisons semblables aux siennes), il sauve de la noyade un de ses élèves, en se jetant, en sueur, dans les eaux froides de la Drina. La fièvre le saisit après son exploit et tenaille son corps éreinté déjà par les travaux physiques qu'il a dû pratiquer pour subsister avant son emploi à l'école. L'avis des médecins devient nécessaire. Leur diagnostic tombe sans appel : le jeune homme souffre de tuberculose et son espérance de vie n'excède pas trois mois. Au monastère de Vujan où il est transporté, il survivra cependant et vaincra la maladie, malgré le pronostic et sa nature malingre, rendue plus apparente encore par sa petite taille. Il s'est guéri par la prière, a-t-on dit à l'époque. En 1946, Gojko devient le moine Pavle au monastère de l'Annonciation à la veille de la célébration de la fête. Onze ans plus tard, il sera élu évêque de Raska-Prizren et le demeurera durant près de trente-quatre années.

C'est dans différents monastères, et notamment dans celui de Raca, que le nouveau moine séjourne quand le régime communiste développe de manière la plus ample et la plus violente sa politique antireligieuse. Le but est de déposséder l'Eglise de ses terres et de ses bâtiments, de réduire son influence, de l'isoler du peuple et, si possible, de la diviser et l'abaisser pour la soumettre. Au monastère de Decani, un haut lieu de la spiritualité et de la culture de l'orthodoxie serbe, les activistes du parti rassemblent ainsi, un jour, des citoyens pour leur démontrer le caractère fictif de la sainteté attribuée au roi Stevan Decanski, le fondateur du

monument au XIV^e siècle qui est une grande et douloureuse figure de la glorieuse dynastie des Nemanjic. Ce cours d'éducation civique consiste, dans une ambiance obligatoire de moqueries et de plaisanteries, à profaner les reliques du saint en les sortant de leur châsse pour les agiter et faire comprendre qu'il ne s'agit que de vulgaires ossements qui n'ont pas le pouvoir bienfaisant que les croyants leurs attribuent. Afin que la démonstration serve pleinement leurs besoins idéologiques, les apparatchiks ont choisi délibérément ce saint, non seulement en raison de sa renommée dans la région de Kossovo et Métochie, mais aussi parce qu'il était vénéré à la fois par la communauté serbe et par beaucoup d'Albanais de religion musulmane. Sous le joug ottoman, une tribu albanaise s'était même chargée d'assurer la sécurité du monastère.

A ce propos, le patriarche a relaté, dans un texte paru en 1996, une scène dont il avait été le témoin direct au monastère Decani, bien après l'opération de propagande narrée plus haut. « Un Albanais sortait de l'église, raconte-t-il. Il était accompagné par sa mère, sa femme et leur enfant malade. Un jeune homme, venu du Monténégro, interpella le malheureux père : « Que cherches-tu, ici, auprès de notre saint ? » L'Albanais lui répondit : « Je ne suis pas venu chez votre ou notre saint, mais chez le saint de Dieu ». Le Monténégrin se tut, et l'Albanais vint vers moi pour me demander de bénir l'enfant malade ».

En prenant ses fonctions épiscopales à Prizren, en 1957, l'évêque Paul sait que sa mission est ardue et qu'elle est rendue plus difficile à tous égards par la politique du pouvoir communiste. Les rapports qu'il adresse au Saint Synode pour décrire la situation dans son diocèse et notamment les violences faites aux Serbes pour les inciter à partir, constituent une très précieuse documentation, car personne, à l'époque, en Yougoslavie et évidemment ailleurs, ne parle du drame qui se joue dans cette région. Chaque fois qu'il sera injurié, bousculé, agressé physiquement et même blessé dans la rue par des excités venus de la communauté albanaise, l'évêque ne trouvera aucun soutien auprès des représentants de l'ordre. Sur ce sombre passé, le patriarche notera plus tard : « J'ai reçu des recommandations de faire attention à mes comptes rendus envoyés régulièrement au Saint Synode parce qu'ils passaient par les mains des autorités civiles. Mais il était de plus en plus clair qu'une

décision avait été prise, quelque part, pour que le Kosovo et la Métochie ne soient plus serbes ».

Son prédécesseur, le patriarche Germain, parfaitement au courant de la réalité des dangers menaçant l'indépendance de l'Eglise, fait voter, en 1967, par l'Assemblée des évêques une réforme de la constitution de l'Eglise orthodoxe serbe, portant sur la désignation du patriarche. Jusque là, « le premier parmi les égaux » était élu par un vote de cette assemblée. Désormais, il sera désigné en deux temps. Par un vote, trois candidats sont, d'abord, qualifiés pour participer au tour suivant, chacun d'eux ayant dû obtenir la moitié des suffrages de l'Assemblée. Au deuxième tour, le vote est remplacé par un tirage au sort parmi les trois gagnants. Cette procédure est appelée « la désignation apostolique » parce qu'elle a été pratiquée dans les premiers temps chrétiens et qu'elle conjugue, aux yeux des croyants, le choix des hommes et celui de Dieu. Elle n'avait jamais été utilisée en Serbie jusqu'à la désignation en 1990 du patriarche Paul. Et aujourd'hui, aucune autre Eglise orthodoxe n'y a recours.

Cette réforme, qui a été, d'abord, une mesure de protection, a eu un effet bienheureux pour l'Eglise serbe et son peuple, car elle a permis d'installer sur le trône de Saint Sava, à la veille des grands orages qui allaient balayer puis disloquer la Yougoslavie, non pas un grand administrateur ou une tête politique, mais un saint homme. Le temps qui s'est écoulé depuis cette désignation, a montré que c'était de sainteté que cette époque avait le plus besoin. Pour les foules immenses qui lui ont rendu le dernier hommage dans les rues de Belgrade, le patriarche Paul n'a pas été seulement la figure la plus lumineuse dans les ténèbres du tourment, mais la preuve tangible que la grâce ne les avait pas délaissées.

Kosta Christitch

P.S. : Pour connaître le patriarche Paul, il faut lire le livre suivant : « Soyons des hommes, vie et paroles du patriarche serbe Paul » par Jovan Janic, publié par le Diocèse orthodoxe serbe d'Europe occidentale. On peut l'acheter à l'Eglise orthodoxe serbe, 23, rue du Simplon à Paris 75018 ou à la librairie des éditions de l'Age d'Homme, 5, rue Férou à Paris 75006.